

**SOUS LA DIRECTION**

**D'AMIR BIGLARI**

**avec la collaboration de  
NATHALIE ROELENS**

**LA SÉMIOTIQUE  
ET SON AUTRE**

Ouvrage publié avec le concours de l'Université du Luxembourg

ÉDITIONS KIMÉ  
2, impasse des Peintres  
PARIS 11<sup>e</sup>

## Rhétorique, sémiotique et exercice de l'esprit critique

Alain Perusset et Thierry Herman  
Université de Neuchâtel (Suisse)

Nous avons choisi dans ce chapitre de nous interroger sur le statut de deux éléments clés de la doxa universitaire : l'ouverture à des enseignements inter- ou transdisciplinaires d'une part ; le maintien ou le renforcement de l'esprit critique d'autre part. Pour le premier cas, à l'instar des spécialistes des questions d'interdisciplinarité Darbellay et Paulsen (2008), nous constatons que cette problématique est de plus en plus au centre de la politique universitaire – les auteurs cités affirmant même qu'il y a une certaine urgence à décloisonner les savoirs pour traiter la complexité des affaires humaines. Dans le champ des sciences expérimentales, il devient évident que la demande en collaborations interdisciplinaires est un *réquisit* pour plusieurs recherches<sup>1</sup>. En ce qui concerne le second cas, c'est plutôt la mission historique de l'université – à l'instar du libre examen pratiqué depuis la fondation de l'Université libre de Bruxelles – qu'il s'agit de maintenir, d'autant plus, avancent certains acteurs de la scène publique, que le monde désenchanté contemporain connaît de profondes remises en cause tant de la science traditionnelle que des infrastructures étatiques. Or, nous voulons plaider ici pour deux disciplines qui sont par essence transversales et interdisciplinaires, et qui, toutes deux, ont un impact conséquent sur la formation de l'esprit critique : la rhétorique et la sémiotique.

Eu égard à l'ancrage disciplinaire de l'ouvrage qui abrite cette contribution, nous n'allons que rapidement illustrer le cas de la rhétorique, car, dans l'ensemble, nous soulignerons les apports pédagogiques de la sémiotique au travers notamment de l'usage d'un outil typique de la discipline : le carré sémiotique. Ce parcours nous conduira enfin à dessiner les contours que pourrait prendre un enseignement de sémiotique à l'intérieur d'un module transdisciplinaire, car en fin de compte, à l'université, les étudiants ne doivent pas seulement se former à leurs branches principales, mais il leur est aussi de plus en plus demandé de développer leur esprit de synthèse et des compétences transverses pour être reconnus et valorisés sur le marché du travail.

---

1. Le fonds national de la recherche scientifique suisse (FNS) développe des programmes de recherche spécifiquement interdisciplinaires, à l'instar du programme Sinergia.

Aujourd'hui, en Suisse, la sémiotique n'occupe aucune place au niveau académique. La situation de la rhétorique, quoique plus enviable, reste cantonnée à des attachements disciplinaires (latin et grec, stylistique, droit...) plutôt que transdisciplinaires. Pourtant, ces deux disciplines ont un héritage théorique fort et cohérent, et proposent des outils d'analyse – enrichis depuis les années 1990 – qui mériteraient d'être davantage transmis au sein des facultés. En fait, toutes deux remplissent les conditions pour aider n'importe quel étudiant dans son cursus. Premièrement, elles peuvent lui offrir une vision éclairante du monde, ainsi que des techniques pour le déconstruire ; secondement, elles peuvent favoriser le développement de son esprit critique pour identifier les formes de persuasion inscrites au sein des discours et pour en comprendre certains enjeux de sens.

À l'heure où l'interdisciplinarité est assez largement encensée et où l'on demande aux universités et à leurs étudiants de prendre conscience que l'institution permet non seulement d'acquérir des savoirs disciplinaires, mais aussi de renforcer des compétences transverses en tant que *Learning Outcomes*<sup>2</sup>, il apparaît pour le moins étonnant que les disciplines fondamentalement méthodologiques que sont la sémiotique et la rhétorique soient si souvent optionnelles ou absentes des cursus universitaires.

Les causes d'une telle conjoncture sont sans doute multiples : les deux disciplines, comme méthodes d'analyse, n'ont pas de champ spécifique ; elles proposent des outils qui offrent aux étudiants des ressources répondant aux attentes de la plupart des disciplines scientifiques (par exemple en production de textes écrits pour la rhétorique ou en systématisation de réalités diverses pour la sémiotique), mais elles demandent une interdisciplinarité forte, difficilement maîtrisable, et souffrent enfin de la connotation négative que l'on réserve aux outils dont l'aspect si commun fait contraste par rapport aux productions individuelles originales. La sémiotique, plus encore que la rhétorique, demande aussi la maîtrise d'un « jargon » qui effraie plus qu'il ne motive. Et elle émerge du structuralisme triomphant – et quelque peu suffisant – des années 1960 qui faisait de la linguistique la science-pilote dont toutes les autres sciences devaient s'inspirer, tandis que, de son côté, la rhétorique reste toujours suspecte de manipulation des esprits. Interdisciplinarité un peu molle, passé historique chargé, appareil conceptuel plus ou moins lourd, car faisant système, au point d'être décourageant, connotations d'arrière-boutique ou d'artisanat méthodologique : avec un tel déficit d'image, comment envisager un retour plus marqué de ces méthodes dans l'enseignement

2. Nous renvoyons au projet *Tuning* pour un approfondissement des convergences entre structures éducatives en Europe ([www.unideusto.org](http://www.unideusto.org)).

universitaire qui ferait oublier les causes, tracées ici, de leur disparition ou de leur confidentialité ?

## 1. La transdisciplinarité à l'université

### 1.1. Pluri-, inter- ou transdisciplinarité ?

Le panorama des études universitaires s'est vu depuis plusieurs années imposer une ouverture disciplinaire et une réflexion sur cette ouverture. L'économie a ainsi pu bénéficier de l'apport de psychologues, pour prendre le cas de Daniel Kahneman, prix Nobel d'économie pour ses travaux en sciences cognitives. Dans les sciences de la nature ou la médecine, il est devenu indispensable de former des équipes issues de plusieurs disciplines pour étudier les problématiques du domaine. Il existe en fait trois modes de collaboration : la pluridisciplinarité, l'interdisciplinarité et la transdisciplinarité. Dans la première, le dialogue est limité à sa plus simple expression : il s'agit davantage d'un cumul de points de vue sur un même objet. Dans la seconde, il existe un véritable dialogue disciplinaire autour d'un objet – d'une certaine manière, la rhétorique pourrait être considérée de ce point de vue, car elle mobilise les disciplines de la psychologie (la question de l'influence ou de la persuasion), de la sociologie (l'adaptation à un auditoire socialement inscrit au sein d'un cadre communicationnel) et de la linguistique (la mise en mots nécessaire à la réussite de ces deux premières entreprises). Mais on peut aussi dire que la rhétorique subsume ce cadrage disciplinaire et constitue un objet propre qui relie des disciplines de façon transversale plutôt qu'elle n'appartient à l'une d'entre elles. D'une part, « l'écrit scientifique est véritablement un texte argumentatif où la dimension rhétorique est fortement présente » (Tutin, 2010 : 15). Tout écrit produit par un étudiant ou par un chercheur est donc inscrit dans une dimension rhétorique, ce que Perelman et Obrechts-Tyteca avaient d'ailleurs déjà observé :

Les auteurs de communications ou de mémoires scientifiques pensent souvent qu'il leur suffit de rapporter certaines expériences, de mentionner certains faits, d'énoncer un certain nombre de vérités pour susciter inmanquablement l'intérêt de leurs auditeurs ou lecteurs éventuels. Cette attitude résulte de l'illusion, fort répandue dans certains milieux rationalistes et scientistes, que les faits parlent par eux-mêmes et impriment une empreinte indélébile sur tout esprit humain, dont ils forcent l'adhésion, quelles que soient ses dispositions. (1958 : 3)

D'autre part, l'analyste de discours comme le spécialiste de rhétorique ont nécessairement besoin d'une approche qui, minimalement, soit à la fois sociale, linguistique et psychologique. Sociale, car tout discours s'inscrit dans une histoire, dans un lieu, dans un rapport textuel avec des prototypes de discours semblables. Linguistique, car tout discours mobilise évidemment l'outil de la langue dans toute sa richesse syntaxique, sémantique, pragmatique. Psychologique, car tout discours entend produire un effet sur son destinataire et mobilise pour ce faire des ressources cognitives, des capacités de raisonnement tout en s'appuyant sur les ressources cognitives d'autrui pour que tout énoncé prenne son sens (« en contexte »). C'est donc une dimension transdisciplinaire qui apparaît ici, tant en ce qui concerne la production que l'analyse de textes visant à convaincre ou à persuader.

### 1.2. Le cas de la rhétorique

Les objets intrinsèquement transdisciplinaires sont nombreux – on peut penser à certaines méthodes d'analyse, à la question des statistiques, aux programmes informatiques –, mais les compétences sollicitées le sont tout autant : l'expression en public, la prise de notes, la lecture rapide, etc. Dans le cadre des formations universitaires, la rhétorique est plus abordée du côté des compétences que du côté des objets, à l'inverse peut-être de la sémiotique. Or, ces compétences méthodologiques ont un déficit d'image à l'université. Autant on peut envisager des cours de statistiques ou de programmation informatique, autant la formation à l'expression orale ou écrite est considérée soit comme acquise avant l'université soit comme devant s'apprendre « sur le tas ».

En Suisse romande, la transdisciplinarité, au sein en tout cas des lettres et sciences humaines, est souvent souhaitée et soutenue dans les discours officiels, mais rarement mise en œuvre dès lors que cela touche aux programmes disciplinaires établis ou que cela nécessite de sacrifier une partie des plans d'études spécifiques à une discipline pour faire place à la démarche transdisciplinaire. Seules les offres transdisciplinaires qui, *primo*, ne sont pas enseignées avant l'université et, *secundo*, sont perçues comme méthodologiquement indispensables à la maîtrise de la discipline – on pense en particulier aux cours de statistiques – trouvent grâce sans trop de discussion aux yeux des instances dirigeantes.

Notre examen des plans d'études de niveau licence (appelé *bachelor* en Suisse romande) de trois universités (Genève, Neuchâtel et Lausanne) est à cet égard sans appel. Les cours généralistes visant à développer l'esprit et la culture scientifiques des étudiants sont rares. Hormis les cours d'un signataire de ce chapitre dans deux universités (cours d'écriture académique offerts en option libre dans les

facultés des lettres de Lausanne et de Neuchâtel), un cours à l'Université de Genève sur la dissertation littéraire visant expressément à « développer les compétences argumentatives et rédactionnelles des étudiants » et des cours généralistes de méthodologie (méthodes qualitatives ou quantitatives) que l'on trouve souvent dans les sciences sociales et politiques, il existe peu d'offres de formations spécifiquement transverses qui n'aient pas un ancrage disciplinaire. On ne trouve ainsi aucun cours, à notre connaissance, de « *critical thinking* » ou de « pensée critique » alors qu'un tel enseignement est monnaie courante dans les universités anglo-saxonnes (Herman, 2011). Seuls les cours de logique restent assez fréquents, le plus souvent dans les plans d'études de philosophie. Enfin, des cours de rhétorique existent en master de droit (Neuchâtel et Genève).

Quand on pense à l'importante tradition didactique de la rhétorique – depuis les *progymnasmata*, ce programme de formation que l'Antiquité proposait pour la maîtrise de différents genres de discours, jusqu'à la formation classique des jésuites en passant par le *trivium* médiéval –, la fin de cet enseignement en France en 1902, arrivant significativement après le triomphe du positivisme et du scientisme, reste une incongruité que la modernité n'a pas encore effacée. Et pourtant, les genres de la rhétorique, le judiciaire, le délibératif et l'épidictique, qui couvraient tous les champs sociaux de la parole dans l'Antiquité, n'ont pas disparu de nos sociétés contemporaines. Alors que les formations en sciences de l'information et de la communication se multiplient, on reste surpris que la rhétorique demeure un parent pauvre, quand bien même les textes visant à persuader sont en déploiement constant et quand bien même l'analyse outillée par la rhétorique permet de mettre en valeur les ressources persuasives. C'est d'autant plus étonnant que les recherches en psychologie cognitive illustrent toutes, mais sans la mentionner, l'importance de la rhétorique : le raisonnement vraisemblable au détriment de la rationalité pure, les voies centrale et périphérique de la persuasion, la question de la crédibilité de la source et l'évaluation de cette crédibilité, les heuristiques et les biais cognitifs sont autant d'éléments étudiés en sciences cognitives qui, en fait, mettent en valeur ce que l'empirie rhétorique des orateurs antiques a découvert et peu à peu codifié dans une *technè*, une technique de l'art de persuader par le discours.

Ce décalage entre la pertinence et la centralité de l'art rhétorique (ou de la méthode sémiotique que l'on abordera ensuite), tant pour l'esprit critique que pour le caractère nécessairement décloisonnant d'une telle discipline, est parfaitement troublant. Il nous semble que la dimension holistique de la rhétorique et de la sémiotique constitue sans doute un frein à une intégration pleine et entière dans des cursus disciplinaires. La prétention, dont on peut discuter la légitimité, à vouloir

expliquer le discours ou le monde par le biais ou le prisme d'une discipline-phare fait peur ou manque de crédibilité, d'autant que cette forme holistique va à contre-courant de l'hyperspécialisation de certaines recherches. Mais la formation universitaire ne devrait-elle pas passer au moins par une introduction à ces deux disciplines ? Nous pensons que oui, mais comme nous sommes enseignants en rhétorique et en sémiotique, nous sommes conscients que le propos peut être perçu comme biaisé. Toutefois, nous aimerions entreprendre plus à fond la question de l'apport de la sémiotique à une réflexion transdisciplinaire et à la pensée critique dans les pages qui suivent.

## 2. La sémiotique en Suisse

### 2.1. Une absence peu remarquable

Comme la rhétorique, la sémiotique est une boîte à outils. Mais encore faut-il le savoir, car dans le paysage académique suisse la discipline brille surtout par son absence ; une absence dont d'aucuns rendront la sémiotique elle-même responsable pour s'être construite, dans les années 1970, un appareil théorique trop cadenassé et une terminologie trop particulière, empêchant apparemment tout dialogue avec les autres disciplines des sciences humaines.

Ce blâme peut évidemment s'entendre, mais quelle discipline peut se targuer de ne pas créer d'idiosyncrasies ? L'inventivité n'est-elle pas l'un des ressorts essentiels de la science ? Bref, sur les causes, on pourra toujours disserter. Ce qui nous intéresse plutôt, c'est le présent et l'avenir de la sémiotique en Suisse. Or, lorsqu'on la conjugue au présent, la sémiotique, comme nous venons de le dire, manque véritablement à l'appel. Il y a certes, en Suisse, des professeurs entretenant avec la discipline certaines affinités<sup>3</sup>, mais aucun ne s'est risqué à – ou n'a vu l'utilité de – pérenniser un cours de sémiotique<sup>4</sup>. En fait, dans le microcosme universitaire suisse, on pourrait dire que la sémiotique se manifeste – lorsqu'elle se manifeste – de deux façons distinctes : soit elle fait l'objet d'une attention sommaire dans un enseignement, soit elle en est une des composantes essen-

3. Dans ses cours de littérature romane à l'Université de Zurich, Ursula Bähler essaie de sensibiliser ses étudiants à la sémiotique littéraire de Jacques Geninasca et de Denis Bertrand. À l'Université de Lausanne, Pascal Singy, dans son cours « Caractères généraux du langage », présente synthétiquement l'articulation des systèmes sémiologiques, dans la droite ligne des thèses d'Umberto Eco.

4. Il y a bien eu au printemps 2009 un cours d'« Introduction à la sémiotique » à l'Université de Neuchâtel, mais le fait que le cours s'apparente plus à un cours d'analyse sémiologique (selon la description de l'enseignement), qu'il n'a duré qu'un semestre et que la seule référence bibliographique ait été *Le Signe* d'Eco (1988), laisse quelque peu perplexe sur la valeur sémiotique du contenu alors proposé.

tielles. Dans le premier cas, la sémiotique peut apparaître au moment où un état de la littérature est proposé (nous pensons par exemple à la mention de la sémiotique narrative dans les cursus littéraires s'intéressant aux théories du récit<sup>5</sup>). Dans le second cas, la sémiotique constitue l'un des socles de l'apprentissage en tant que méthode d'analyse<sup>6</sup>, voire fait l'objet même de l'enseignement, mais ce n'a été le cas, à notre connaissance, que dans la section d'études slaves de l'Université de Lausanne avec le cours « L'École sémiotique de Moscou-Tartu : Histoire. Épistémologie » et, de 2016 à 2018, à l'Université de Neuchâtel avec notre cours d'« introduction à la sémiotique » destiné à l'ensemble des étudiants de niveau bachelier (licence) de la faculté des lettres et sciences humaines.

Ces deux cas, suffisamment exceptionnels pour être signalés, cachent en fait deux problèmes. Le premier concerne le caractère éphémère des enseignements, dont la mise en œuvre relève souvent plus de l'initiative personnelle que d'un programme de recherche institutionnalisé<sup>7</sup>. Le second concerne la matière même enseignée. En effet, on peut dire que la sémiotique glosée en Suisse, dans les cursus de sciences du langage, est une sémiotique structurale (lorsqu'elle n'est pas une sémiologie, parfois un peu grossière) qui se limite aux thèses de Ferdinand de Saussure et de Charles Sanders Peirce, avec un peu de chance parfois de Louis Hjelmslev aussi. Pour leur part, Roland Barthes, Umberto Eco, voire exceptionnellement Algirdas Julien Greimas, pourront être cités dans les cursus littéraires. Mais au-delà de la mention de ces grandes figures, dont l'activité critique s'étale *grosso modo* de 1910 à 1990, il est quasiment vain d'espérer entendre ou lire le nom d'autres sémioticiens – contemporains en particulier –, de même que de rencontrer des sémiotiques qui soient autres que langagières ou littéraires.

En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, voilà donc la situation dans laquelle se trouve la sémiotique en Suisse, situation qui d'ailleurs n'a jamais été vraiment meilleure<sup>8</sup>.

5. Il arrivait que Jean-Michel Adam, lorsqu'il enseignait à l'Université de Lausanne, mentionne la sémiotique narrative de Greimas dans ses séminaires sur le récit.

6. À l'Université de Fribourg, Andrea Semprini a proposé, dans son enseignement de 2008, un cours de « Sémiotique de la culture et de l'imaginaire social ».

7. Lorsque Gilles Lugin a quitté l'Université de Lausanne, au début des années 2010, son séminaire « Sémiotique et pragmatique du discours publicitaire » n'a pas été reconduit.

8. Sans remonter à de Saussure, une activité sémiotique en Suisse a existé dans les années 1980, avec des sémioticiens reconnus comme Jacques Geninasca, Felix Thürleman, Peter Fröhlicher, Christina Vogel, Ursula Bähler ou Michael Schulz. Mais comme on peut le lire sur le site de l'ASSC (l'Association suisse de sémiotique et de théorie de la culture), la discipline n'a jamais joui d'un réel soutien institutionnel : « *Unlike its neighboring countries, Germany, France and Italy, which have established semiotic traditions, semiotics is not even considered an official discipline in Switzerland and is therefore mostly integrated into other fields of study* ». ([http://www.sagw.ch/fr/kultur\\_theorie\\_semiotik.html](http://www.sagw.ch/fr/kultur_theorie_semiotik.html)).

## 2.2. Sortir du cercle vicieux

Étrangement, c'est depuis qu'elle a quitté les rivages du structuralisme pur et dur, tant critiqué, que la sémiotique de l'École de Paris – celle qui s'inscrit dans la continuité de Saussure, Hjelmslev et Greimas – peine à diffuser ses nouveaux paradigmes<sup>9</sup>. En Suisse, la question de savoir pourquoi la sauce ne prend pas trouve malheureusement une réponse assez simple, et en même temps implacable : le pays ne compte tout simplement aucun professeur de formation sémiotique qui puisse consacrer la totalité de son temps à la sémiotique, tant en regard de l'enseignement que de la recherche. En fait, la sémiotique suisse se trouve prise dans une sorte de cercle vicieux où l'absence de chercheurs spécialisés bloque toute transmission du savoir aux étudiants, lesquels évidemment se tournent vers d'autres disciplines pour construire leur carrière. De fait, il semble bien difficile de trouver une solution au problème de la sémiotique en Suisse sans créer une discontinuité dans la dynamique décrite.

Mais si produire une rupture semble être la solution, encore faut-il savoir comment ouvrir la brèche. Dans *Entretiens sémiotiques* (2014), les sémioticiens avec lesquels Amir Biglari s'est entretenu offrent à cet égard d'intéressantes pistes à suivre, l'une d'elles étant de faire de la sémiotique le support principal de disciplines déjà fortement institutionnalisées ; l'idée là-dedans étant évidemment de montrer toute la richesse conceptuelle de la sémiotique dans l'espoir que, dans un second temps, on l'autorise à s'autonomiser.

Cette conception de la sémiotique comme méthode – moins que comme science ayant un objet empirique propre – est notamment partagée par Jacques Fontanille qui voit dans la sémiotique une « passerelle interdisciplinaire » offrant aux sciences de la culture une « armature théorique et méthodologique » commune :

Je pense que la sémiotique, malgré son caractère marginal actuellement, a prouvé, à plusieurs reprises au cours de son histoire, qu'elle est probablement la science centrale pour la compréhension des cultures. Ce n'est pas la science des sciences humaines et sociales, c'est la science qui a en propre la compréhension des cultures. [...] J'ai toujours dit que la sémiotique a occupé le même rôle dans les sciences humaines et sociales que les

9. C'est surtout le cas en Suisse, devrait-on toutefois dire, car ailleurs, en France, en Italie, en Belgique, au Québec et en Amérique latine, cette sémiotique, dite parfois post-greimassienne, bénéficie de davantage de visibilité, sans pour autant avoir le vent en poupe, ainsi que le note Jean-Marie Klinkenberg à propos de la situation en Belgique : « Ceci dit, il ne faut pas se faire d'illusions : l'institutionnalisation de la sémiotique reste faible ici comme ailleurs. Comme presque partout dans le monde, la discipline ne vertèbre en Belgique aucun cursus spécialisé : on la pratique tantôt dans les départements de langues et lettres, tantôt dans ceux de communication ou d'histoire et de théorie des arts, mais il n'y a pas – et pour longtemps je pense – de département de sémiotique » (2014 : 316).

mathématiques dans les sciences dures. Les mathématiques ne sont pas d'ailleurs les sciences-reines des autres sciences puisqu'elles ne règnent pas encore sur la biologie. La sémiotique n'est pas la science-reine des sciences de la culture, c'est seulement la discipline qui peut leur procurer des cadres conceptuels communs, des méthodes partagées, et quelque chose qui serait une passerelle interdisciplinaire, une possibilité d'intertraductibilité des résultats. Plutôt que de définir la sémiotique à partir d'hypothèses et de corpus théoriques déjà connus et dont la pertinence culturelle est limitée (saussuriens, hjelmsleviens ou peirciens, par exemple), on gagnerait à poser d'abord que la sémiotique contribue à l'armature théorique et méthodologique des sciences de la culture, et à examiner ensuite comment elle s'y prend dans chaque aire culturelle. (2014 : 217)

Si l'idée que la sémiotique puisse être l'une des grandes méthodes des sciences de la culture n'est pas difficile à accepter, il demeure qu'il faut quand même expliquer à quel titre elle peut prétendre l'être<sup>10</sup>. Avant même de considérer son action concrète dans l'analyse en sciences, on pourra donc déjà dire que, d'un point de vue davantage citoyen qu'académique, la sémiotique permet avant toute chose d'aiguiser l'esprit critique.

## 3. Les vertus de la catégorisation sémiotique

### 3.1. Le carré sémiotique

Nous savons que l'héritage théorique de la sémiotique romane<sup>11</sup> vient pour l'essentiel de la linguistique saussurienne. Or, que nous apprend Saussure dans son *Cours* ? Eh bien qu'une manifestation linguistique, comme un mot ou une phrase, se laisse toujours analyser sur deux plans. Au plan du signifiant, la manifestation linguistique présente des caractéristiques physiques, phonatoires ; au plan du signifié, la manifestation linguistique compose avec des déterminants conceptuels qui forgent sa signification. Mais surtout, ce que nous apprend Saussure, c'est qu'entre le signifiant et le signifié, la relation n'est pas nécessaire, mais arbitraire. Autrement dit, le sens d'un mot ou d'un texte n'est pas une relation logique, mais un construit culturel, dont le caractère apparemment nécessaire n'est que le produit de l'habitude.

Transposée au domaine sémiotique, l'idée est la même, à savoir que les

10. Dans son article « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI<sup>e</sup> siècle » (2015), Jacques Fontanille identifie une demi-douzaine de thématiques contemporaines auxquelles la sémiotique peut apporter des réponses, et développe surtout la façon dont elle peut le faire. Sont évoquées des problématiques liées à la santé, à l'environnement, à l'éducation, à la sécurité et à la préservation du patrimoine.

11. Nous appelons sémiotique romane la sémiotique qui s'inscrit dans la tradition de l'École de Paris et qui est appliquée dans les principales régions du monde où une langue latine est parlée : principalement l'Europe de l'Ouest (France, Italie, Belgique, Espagne), l'Amérique latine, l'Afrique francophone et le Québec.

associations que nous produisons automatiquement entre une expression (signifiant) et un contenu (signifié) ressortent de phénomènes de catégorisation inévitablement culturels. En sensibilisant les étudiants en sciences humaines à cet aspect de la vie quotidienne, au fait qu'un comportement ou une idée ne va jamais de soi, la sémiotique peut véritablement amener ces derniers à regarder la réalité, même la plus insignifiante, avec un œil qui ne serait plus celui l'habitude. Il s'agit là d'un apport capital que ne manque pas de souligner Jean-Marie Klinkenberg :

Aider à dépasser l'évidence et le bon sens, en plaçant les phénomènes familiers sous la lumière crue d'un éclairage neuf, en les mettant comme à distance, voilà un des apports sociaux majeurs de la sémiotique. En un seul mot, cette discipline qui se donne pour mission d'étudier la signification où qu'elle se manifeste, de décrire ses modes de fonctionnement et finalement le rapport qu'elle entretient avec la connaissance et l'action, cette discipline doit, ou devrait, être une école de sens critique et de liberté. [...] Une telle pratique ne peut qu'aider le citoyen à faire une lecture critique et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut. (2014 : 317)

Un exemple concret de *libération* offerte par la discipline peut être trouvé du côté des récents liens tissés avec l'anthropologie qui, depuis le milieu des années 2010, est fortement sollicitée par la sémiotique dans le cadre des travaux sur les formes de vie. Plus particulièrement, ce sont les thèses défendues par Philippe Descola dans *Par-delà nature et culture* (2005) qui servent aujourd'hui la sémiotique à penser les manières dont les individus et les cultures posent leur regard sur le monde.

Dans cet ouvrage, l'anthropologue français explique ainsi que l'opposition entre nature et culture n'est pas une opposition partagée par l'ensemble de l'humanité, mais qu'elle procède d'une vision du monde particulière, celle des sociétés occidentales. En effet, comme l'analyse Descola, il a eu existé (et il existe encore) certains collectifs – certains ensembles de sociétés – qui n'instituent pas de séparation entre la nature et la culture ; des collectifs pour lesquels le monde n'est ni naturel ni culturel, mais seulement un et indivisible (les membres du groupe ne se reconnaissent aucune individualité, aucune identité, convaincus de n'être que les parties d'une totalité mythique : le totem). À côté, il en existe d'autres pour lesquels le monde n'est que culture ou que nature (les membres du groupe reconnaissent une conscience à chaque être et phénomène du monde : aux animaux, aux plantes, aux éléments naturels comme l'air ou le feu...). Pour Descola, c'est cette articulation, entre modes de valorisation des entités du monde (intérieurité) et modes de dépendance de ces entités entre elles (physicalité) qui fonde les « modes

d'identification » des collectifs humains, qu'il range en quatre grandes classes : le totémisme, l'animisme, l'analogisme et le naturalisme.

Évidemment, pour présenter ses conclusions, Descola n'a guère eu besoin de recourir à la sémiotique. Néanmoins, c'est bien à partir d'un mode de pensée structural qu'il construit sa réflexion, lui qui, rappelons-le, a été l'élève de Claude Lévi-Strauss. Si la sémiotique n'apparaît donc pas de façon prégnante dans les considérations de l'anthropologue, elle peut en revanche devenir utile dès lors qu'on vise à saisir de façon synthétique les relations à l'œuvre entre les différents modes d'identification, précisément en choisissant de recourir au carré sémiotique comme nous pouvons le voir ici :

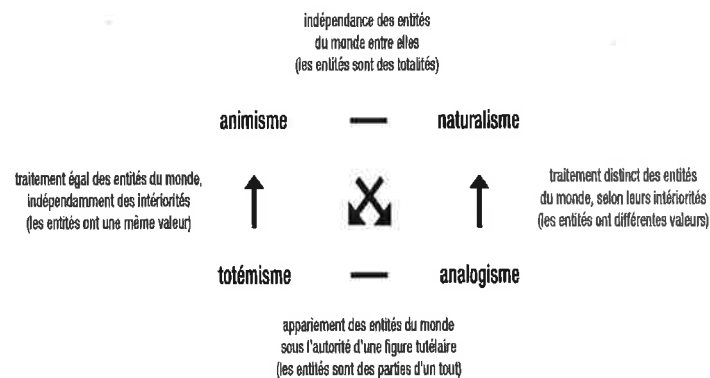


Figure : Carré sémiotique des modes d'identification

Développé par Greimas au milieu des années 1970, le carré sémiotique est l'outil incontournable de la discipline pour schématiser les relations à l'œuvre entre les termes d'une catégorie donnée. Grâce à sa géométrie, il permet de mieux saisir les tenants et aboutissants d'une catégorie, laquelle au final n'apparaît véritablement pertinente et pleine que lorsqu'on parvient à y identifier au moins quatre termes et non deux, comme on le fait généralement. Ce qu'il se passe en fait, c'est que lorsqu'on envisage l'articulation d'une catégorie autour de deux termes, on saute une étape logique : la négation. En effet, d'un point de vue logique, on ne peut *affirmer* deux termes (comme le chaud et le froid) sans postuler l'existence

de deux termes *négatifs* qui les contredisent (le non-chaud et le non-froid)<sup>12</sup>. Ainsi, ce que met en exergue le carré sémiotique, c'est que n'importe quelle catégorie contient toujours au moins deux termes limites et deux seuils, ces derniers impliquant toujours les premiers.

### 3.2. Un exemple de dialogue interdisciplinaire fructueux

Outre préciser les contours d'une catégorie donnée, le carré sémiotique permet aussi de rendre compte, grâce à ses flèches, d'un parcours dynamique et graduel entre les termes de la catégorie qui apparaissent alors non plus comme des oppositions radicales, mais comme des positions graduelles dans un continuum conceptuel. Cet aspect, révélé grâce au carré sémiotique, peut se vérifier dans le cas des modes d'identification, puisque, comme en a fait l'hypothèse l'archéogéographe Gérard Chouquer, ceux-ci semblent procéder d'un « récit historique » (2006 : 246) où le totémisme a constitué le point zéro à partir duquel l'animisme, puis l'analogisme et enfin le naturalisme ont émergé comme autres modes d'identification<sup>13</sup>.

Dans la dynamique historique envisagée, le mode d'identification originaire serait ainsi celui des collectifs totémistes lesquels comprendraient des membres qui ne se reconnaîtraient aucune identité individuelle propre et qui, dans cette perspective, n'opèreraient aucune distinction entre eux et le reste de la création. Pour les totémistes, toutes les figures du monde – eux inclus – ne sont que les parties d'un tout auquel ils s'identifient entièrement. Pour eux, l'ensemble de la création partage une même intériorité, celle du totem, leur figure tutélaire, le moule duquel ils proviennent. Avec le totémisme, autant dire qu'on se situe dans un mode d'identification radicalement mythique où le sens est plein (ou vide, c'est selon), puisque rien ne diffère de rien et tout est semblable. Ce mode d'identification a été observé chez certains aborigènes d'Australie.

Dans un deuxième temps, ce serait la reconnaissance d'identités corporelles distinctes entre les essences du monde (entre les humains, les animaux, les plantes et les phénomènes physiques) qui marquerait le passage du totémisme à l'animisme, étant entendu que pour les collectifs animistes, « ce n'est pas au moyen de leur âme qu'humains et non-humains se différencient, mais bien par leurs corps »

12. C'est seulement dans un second temps que les termes négatifs peuvent être renommés : le non-chaud peut devenir le frais, le non-froid le doux.

13. Il faut ici se garder de tout ethnocentrisme : en effet, aucun des modes d'identification que nous allons présenter ne peut prétendre à une supériorité sur les autres, puisque tout jugement, même celui qui nous semble le plus objectif, dépend nécessairement d'un mode d'identification qui biaise *de facto* l'objectivité revendiquée (Descola, 2005 : 322).

(Descola, 2005 : 183). Les membres des collectifs animistes continuent donc certes à reconnaître une intériorité à la plupart des figures du monde, mais contrairement aux totémistes, ils ne se considèrent plus comme des parties d'une totalité totémique ; pour les animistes, comme on le voit chez les Achuar d'Amazonie, chaque figure du monde a sa propre individualité, son propre parcours de vie, sa propre destinée.

Dans un troisième temps, ce serait la généralisation de la croyance que seuls les humains possèdent une conscience qui marquerait l'émergence d'un nouveau mode d'identification : l'analogisme. Les collectifs analogistes, comme les Mayas, établissent en effet une démarcation radicale entre les êtres humains et le reste des essences du monde auxquelles sont désormais déniées toute intériorité. En rapport à l'animisme, la négation opérée par l'analogisme est telle que le monde vient alors à perdre, pour un moment en tout cas, tout sens, puisque les existences apparaissent ne plus entretenir entre elles ni liens d'intériorité ni liens de physicalité. Pourtant, bien qu'« *a priori* chaotique et boursoufflé puisqu'il contient une infinité de choses différentes » (*Ibid.* : 286), l'univers analogiste parvient à maintenir une certaine cohésion grâce à ses membres qui établissent (justement) des analogies entre les figures du monde. Par rapport au totémisme et à l'animisme, le mode analogiste constitue donc une véritable révolution ontologique comme le souligne Chouquer :

L'analogisme constituerait, alors, un progrès par rapport à l'animisme en ce qu'il différencie les intériorités et fait franchir à l'humanité un nouveau stade. Mais en pulvérisant les entités (tout est différent : physicalités et intériorités), il provoque un saut épistémologique original. (2006 : 248)

Ce « saut épistémologique original » manifeste plus explicitement une nécessité nouvelle : celle de devoir connaître le monde, de devoir saisir l'essence même des choses afin de pouvoir mettre de l'ordre dans ce qui originellement n'en aurait pas. Et dans le cas des collectifs analogistes, cette connaissance se construirait à partir de l'identification de similitudes entre les essences, comme cela a été fait en Europe, durant le Moyen Âge, lorsque les humeurs étaient associées à certains fluides corporels. Plus généralement, en niant l'idée d'une vie consciente généralisée, l'analogisme opère un tournant historique décisif, préfigurant un ultime mode d'identification : le naturalisme.

Le naturalisme, c'est le mode d'identification qui s'est généralisé en Europe à partir de la Renaissance et qui s'est ensuite surtout institutionnalisé à travers les sciences et la séparation qu'elles ont instituée entre sciences naturelles

(qui postulent une nature unique) et sciences humaines (qui postulent plusieurs cultures). Dit autrement, le naturalisme ne serait rien d'autre que le résultat de l'entreprise de mise en ordre du « chaos » analogiste. Aux prémices de la modernité, l'idée de nature, comme origine commune à tous les êtres et à tous les phénomènes du monde, est née de ce travail de synthèse qui n'a toutefois pas remis en cause une partie de la croyance analogiste, celle selon laquelle les humains ont une intériorité plus riche que tout autre corps-actant.

Si la description des évolutions entre modes d'identification est éclairante, il demeure que ce parcours était déjà contenu en puissance dans la forme épurée du carré sémiotique présenté dans la section précédente. C'est donc bien à cela que peut, entre autres, servir la sémiotique à travers ses outils : synthétiser, sans dénaturer, tout un parcours intellectuel.

#### 4. Conclusion

La catégorisation permet, avec l'appui du langage, d'ordonner le divers, de classer, d'unir et de séparer tout type d'éléments : des idées, des actions, des objets, des textes... Bref, tout ce qui peut se penser peut être catégorisé. Rapportée à la pratique scientifique, cette observation prend une tout autre dimension dans la mesure où la science vise justement à mettre de l'ordre dans les phénomènes qu'elle explore et étudie. Chaque discipline scientifique produit des catégories, et le carré sémiotique peut à cet effet apporter davantage de rigueur et de crédit à ce travail de classification qui requiert de situer l'analyse à un seul et même niveau de pertinence. En ce qui concerne la rhétorique, une discipline qui se fonde sur l'empirie, ce sont aussi les pratiques récurrentes des orateurs qui ont été catégorisées dans un système complexe de lieux et de lieux communs. Ces catégorisations essentielles remontent aux *Topiques* d'Aristote, lequel se fonde, de manière analogue au fameux carré des oppositions, ancêtre évident du carré sémiotique, sur un système lui aussi constitué de quatre termes : la définition, le genre, le propre et l'accident.

Toutefois, réduire la rhétorique à des lieux ou la sémiotique à son carré serait oublier que ces deux disciplines envisagent d'abord la réalité sociale dans tout ce qu'elle a de plus complexe. La rhétorique couvre dans son spectre tant la recherche des arguments (*inventio*) que la structure du discours (*dispositio*), la mise en mots (*elocutio*), la mémoire de l'orateur (*memoria*) et la performance oratoire (*actio*), le tout au sein d'auditoires composites pour lesquels chacun des aspects du canon rhétorique cité doit s'adapter. Le carré sémiotique, pour sa part, n'est que

la pointe émergée de la théorie sémiotique qui, plus largement, s'intéresse à la façon dont le sens se construit en acte, dans nos interactions avec nos pairs ou notre environnement. À cet effet, il conviendrait de rappeler que la sémiotique permet avant tout d'analyser les processus de production du sens et de construction des identités, ce qui pourrait donner forme à deux types de sémiotique ; respectivement une *sémiotique du sensible* et une *sémiotique du social*. Et de fait, un enseignement sémiotique général devrait au moins viser la transmission des hypothèses théoriques de ces deux types de sémiotique qui sont, bien sûr, inextricablement liées.

Pour conclure notre propos, nous avons donc choisi de présenter les grandes lignes de ces deux orientations sémiotiques en mettant l'accent sur leur apport épistémologique et leurs vertus didactiques.

La sémiotique que nous qualifions de sensible est née à la fin des années 1980, lorsque, sous l'impulsion de Greimas, l'École de Paris s'est de plus en plus intéressée à l'ancrage corporel du sens. Auparavant, la dynamique du sens était essentiellement traitée comme une succession d'opérations cognitives plus ou moins prévisibles. Mais en intégrant progressivement les hypothèses phénoménologiques de Kant, Husserl ou Merleau-Ponty, la sémiotique a progressivement pris en considération le corps comme centre organisateur de tous les processus significatifs. À partir de *De l'imperfection* de Greimas (1987), ouvrage révolutionnaire parce que fondateur d'une nouvelle direction de recherches sémiotiques, se sont donc succédés une variété de publications sémiotiques sur le thème du sensible, lequel thème nous semble pouvoir être divisé en cinq grands domaines<sup>14</sup> :

LE MONDE SENSIBLE. Avant d'analyser les processus sémiotiques à l'œuvre entre le corps et le monde, il convient d'abord de décrire ces deux instances en rapport à leurs propriétés premières, à savoir physiques, biologiques et chimiques. *Morphogenèse du sens* (Petitot, 1985), *Sémiotique des passions* (Greimas et Fontanille, 1991), *Sémiotique du discours* (Fontanille, 2003), *Corps et sens* (Fontanille, 2011) ;

L'ESTHÉSIE. Lorsque le sens se manifeste dans les premiers instants, il n'est pour le sujet percevant qu'une simple altération du rythme corporel ; il est une présence pure, indéterminable – une esthésie – qui révèle toute sa potentialité significative. *De l'imperfection* (Greimas, 1987), « Modes du sensible et syntaxe figurative » (Fontanille, 1999), *Passions sans nom* (Landowski, 2004), *Éléments de grammaire tensive* (Zilberberg, 2006) ;

L'ICONICITÉ. Comme le reste du vivant, l'homme saisit les présences qui

14. Chaque présentation est accompagnée d'une suggestion de lectures.

affectent son champ de perception en produisant des concepts. La conceptualisation, c'est ce procédé naturel qui mêle sensibilité et facultés cognitives, et qui permet de figer dans une image (un icône) la diversité sensible du monde de sorte à pouvoir, dans un second temps, lui reconnaître une signification. *Épiphanies de la présence* (Parret, 2006), « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet » (Bordron, 2007), *L'Iconicité et ses images* (Bordron, 2011) ;

LA CATÉGORISATION. C'est à travers la catégorisation que l'on peut donner une forme logique au concept, laquelle forme est en fait dépendante de la faculté de langage. Avec la catégorisation, nous entrons donc dans l'univers complexe de la pensée humaine et des processus cognitifs de don du sens qui y sont à l'œuvre. *Du sens II* (Greimas, 1983), *Sémantique et recherches cognitives* (Rastier, 1991), *Kant et l'ornithorynque* (Eco, 1999) ;

LA SIGNIFICATION. Une fois qu'une signification est associée à un objet, l'usage fait que ces deux plans de réalité viennent à se confondre pour produire un signe. Désormais schématisés dans une unité de sens, la manifestation et sa signification viennent alors revêtir une valeur au sein de la culture, qui pourra toujours être susceptible de varier dans le temps. *Cours de linguistique générale* (Saussure, 1916), *Prolegomènes à une théorie du langage* (Hjelmslev, 1971 [1943]), *Les Jeux de la sémiotique* (Hénault, 1979), *Sémantique interprétative* (Rastier, 1987).

Si la sémiotique du sensible semble suivre un chemin tout tracé par le progressif déploiement du sens jusqu'à l'entendement, la sémiotique du social présente, elle, un parcours d'analyse beaucoup moins balisé. En effet, la sémiotique du social est une sémiotique qui prend la culture, en tant que lieu d'émergence et de commerce du sens, comme objet d'étude. Plus spécifiquement, cette sémiotique s'inscrit à la croisée de l'anthropologie, de la sociologie et de la narratologie. D'abord, elle a prise avec l'anthropologie, car, comme nous avons eu l'occasion de le souligner, l'idée même de culture est un construit culturel qu'il convient de définir dans son rapport à la nature et aux autres cultures ; avec la sociologie ensuite, car une culture ne se manifeste et ne s'observe que dans l'étude des sociétés, lesquelles présentent des façons bien particulières d'organiser la vie en communauté ; avec la narratologie enfin, car ce sont les identités instituées et reconnues dans l'espace social qui construisent la culture, mais qui ne le font toutefois que parce qu'elles sont des produits de l'usage, à savoir de l'histoire. Les apports des autres disciplines pour la sémiotique du social sont donc aussi nombreux et variés que pour la sémiotique du sensible :

SOCIÉTÉ ET MODERNITÉ. Si la sémiotique souhaite avoir prise sur la vie quotidienne, il est impératif qu'elle se donne les moyens d'offrir une vue générale des processus signifiants à l'œuvre dans les sociétés, en précisant notamment comment le sens s'y organise. *La Société réfléchie* (Landowski, 1989), *Présences de l'autre* (Landowski, 1997), *La Société de flux* (Semprini, 2003), *Les interactions risquées* (Landowski, 2005), *Enquête sur les modes d'existence* (Latour, 2012) ;

IDENTITÉ ET NARRATIVITÉ. Le sens n'existe que parce qu'une subjectivité le prend en charge. Or, qu'est-ce qu'une subjectivité, si ce n'est une forme de vie qui essaie tant bien que mal de persévérer dans son être en franchissant, avec son style propre, les obstacles qui se dressent sur son chemin tout au long de son existence ? En persistant ainsi dans le monde, la forme de vie dessine une identité dont la saisie n'est possible que par un processus de narrativisation. *Identités visuelles* (Floch, 1995), *Temps et récit I* (Ricoeur, 1983), *Le Discours et son sujet* (Coquet, 1985), *Soi-même comme un autre* (Ricoeur, 1990), *Formes de vie* (Fontanille, 2015) ;

CULTURES ET PRATIQUES. Une culture fonctionne sur le même mode qu'un écosystème. Elle intègre plusieurs formes de vie qui occupent des positions diverses et qui communiquent à travers différents langages. En particulier, ces langages, véhiculant des idéologies, s'inscrivent sur des objets lesquels sont manipulés dans des pratiques. Et comme la culture est une structure vivante, il arrive souvent que ces langages disparaissent au profit d'autres qui répondent avec plus d'à-propos aux nouveaux défis sociétaux. *Mythologies* (Barthes, 1957), *Sémiotique, marketing et communication* (Floch, 1990), *La Sémiosphère* (Lotman, 1999 [1980]), *Pratiques sémiotiques* (Fontanille, 2008).

### Références bibliographiques

- BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Le Seuil.  
 BIGLARI, Amir (dir.) (2014), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas.  
 BORDRON, Jean-François (2007), « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », *Actes sémiotiques*, n° 110, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1572>.  
 BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, Presses Universitaires de France.  
 CHOUQUER, Gérard, LÉZY, Emmanuel (2006), « Autour du livre de Philippe Descola », *Études rurales*, n° 178, pp. 229-252.

- COQUET, Jean-Claude (1985), *Le Discours et son sujet*, Paris, Klincksieck.
- DARBELLAY, Frédéric, PAULSEN, Theres (2008), *Le Défi de l'Inter- et Transdisciplinarité : concepts, méthodes et pratiques innovantes dans l'enseignement et la recherche*, Lausanne, PPUR.
- DESCOLA, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- ECO, Umberto (1999), *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset.
- FLOCH, Jean-Marie (1990), *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (1999), « Modes du sensible et syntaxe figurative », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 61-63, pp. 1-151.
- FONTANILLE, Jacques (2003), *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2011), *Corps et sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 209-232.
- FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- FONTANILLE, Jacques (2015), « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI<sup>e</sup> siècle », *Actes sémiotiques*, n° 118, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320>.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.
- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions*, Paris, Le Seuil.
- HÉNAULT, Anne (1979), *Les Enjeux de la sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HERMAN, Thierry (2011), « Le courant du Critical Thinking et l'évidence des normes : réflexions pour une analyse critique de l'argumentation », *A contrario*, n° 16, pp. 41-62.
- HJELMSLEV, Louis (1971 [1943]), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 293-321.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie*, Paris, Le Seuil.
- LANDOWSKI, Éric (1997), *Présences de l'autre*, Paris, Presses Universitaires de France.

- LANDOWSKI, Éric (2004), *Passions sans nom*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LANDOWSKI, Éric (2005), « Les interactions risquées », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 101-103, pp. 1-106.
- LATOUR, Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence*, Paris, La Découverte.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1999 [1980]), *La Sémosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- MANESSE, Danièle, COGIS, Danièle (2007), *Orthographe. À qui la faute ?*, Issy-les-Moulineaux, ESF.
- PARRET, Herman (2006), *Épiphanies de la présence*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- PERELMAN, Chaïm, OBRECHTS-TYTECA, Lucie (1958), *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles.
- PETITOT, Jean (1985), *Morphogenèse du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (1987), *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RICŒUR, Paul (1983), *Temps et récit*, t. 1, Paris, Le Seuil.
- RICŒUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1995 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SEMPRINI, Andrea (2003), *La Société de flux*, Paris, L'Harmattan.
- TUTIN, Agnès (2010), « Dans cet article, nous souhaitons montrer que... Lexique verbal et positionnement de l'auteur dans les articles en sciences humaines », *Lidil*, n° 41, pp. 15-40.
- ZILBERBERG, Claude (2006), *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.